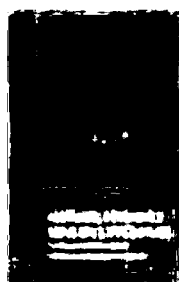


« L'imaginaire, pilier de nos lettres »

Marc Quaghebeur étudie l'engendrement de la littérature belge francophone



essai

Histoire, forme et sens en littérature La Belgique francophone (1815-1914) ***

MARC QUAGHEBEUR

PIE Peter Lang
430 p., 44 €
ebook 44 €

ENTRETIEN

Marc Quaghebeur est directeur des Archives et Musée de la littérature, écrivain et critique. « J'ai voué ma vie professionnelle à l'étude du corpus littéraire belge francophone dans son rapport avec l'histoire et de plus en plus aux autres corpus francophones dont je suis convaincu qu'il faut les étudier autrement qu'avec les yeux qu'on a pour la littérature française de France. »

C'est que la littérature belge francophone doit être considérée comme telle, en rapport avec sa propre histoire, sa propre singularité, ses propres mythes. Et que c'est une littérature originale, particulière, sans complexe qui se démarque des modèles français. Fin XIX^e siècle, les Verhaeren, Eekhoud, Maeterlinck, Le-

monnier, Rodenbach sont célèbres. Ce sont des stars, comme Zola ou Maupassant, mais leur littérature n'est pas mimétique : elle est particulière.

Cette originalité, c'est celle d'un pays encore jeune ?

La génération de Maeterlinck est issue d'un pays qui était en train de devenir la deuxième puissance économique du monde. Elle a une évidence sociétale et en même temps elle est consciente de faire quelque chose de différent. André Gide a même dit, un jour : « Il y a dix ans, j'écrivais en belge. » C'est amusant, mais c'est plus que cela. Ces Belges ont lu Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont. Mais en même temps, ils in-

ventent autre chose parce qu'ils ont une vision analogique du monde, beaucoup plus que les Français. Ils sont reconnus à Vienne, St-Petersbourg, Paris, Berlin.

Cette singularité vient d'un ancrage dans l'histoire nationale et particulièrement, dites-vous, dans celle du XVI^e siècle.

Cette Belgique du XIX^e se fantasmait sur son siècle d'or, la période qui va de Philippe le Bon à Charles Quint. Les écrivains belges ont pour eux une sorte d'évidence, de légitimité, puisque c'est le siècle de la tapisserie, de la polyphonie, de la grande peinture flamande. Je ne dis donc pas que leur lecture

du XVI^e est celle que ferait aujourd'hui un historien, mais le XVI^e porte la Belgique du XIX^e comme l'évidence de ce que peut être ce peuple, ce pays, cette histoire. Ces écrivains disent pour la plupart que les époques classiques ne leur conviennent pas, que nous sommes un peuple fait pour les périodes romantiques et le XIX^e en est une. C'est une formule qu'on peut discuter, mais c'est ainsi qu'ils se vivent et se formulent. Et c'est ainsi que sortent des textes majeurs que toute l'Europe va reconnaître comme tels, y compris les Français.

Un autre pilier de la singularité belge, c'est l'imaginaire ?

Il y a un double décalage en Belgique. D'abord avec les mots, que la France formate mais qui n'ont pas toujours le même sens chez nous. Ensuite avec le pouvoir : nous ne disparaissions pas de la carte de l'Europe après Charles Quint, mais nos princes sont soit à Vienne soit à Madrid. L'identification au pouvoir ne peut plus être la même. Et une sorte de mentalité préfantastique fait qu'on ne vit pas les choses comme les voisins, que le réel est souvent dans l'à-côté des choses ou dans des points de fuite. J'essaie de montrer dans le livre que cette dimension de l'échappée est une des constantes de notre histoire littéraire.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

CONGO

**A. Nirep**

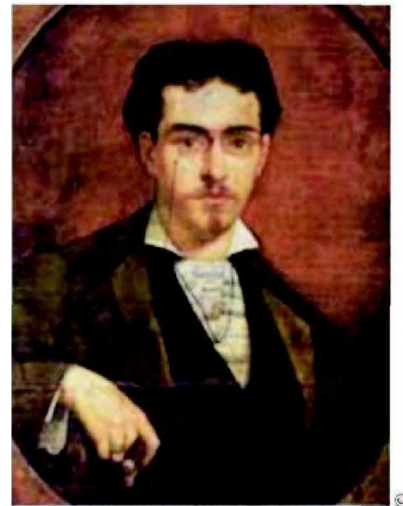
Qui est ce A. Nirep qui livre le premier volume des *Mystères du Congo* en 1886 sous une couverture dessinée par Franz Gailliard ? Mystère. Nirep, c'est sans doute l'anagramme de Perin, mais cela ne nous en dit pas davantage. « *En tout, il y a 1.500 pages et je suis convaincu qu'Hergé a lu ces aventures truculentes, écrites très vite, drolatiques. Mais je n'en ai pas la preuve.* » Mais c'est un ket de Bruxelles qui s'en va au Congo. On l'appelle Pied d'Aigle, son nom, c'est De Spiegel, c'est-à-dire l'Espiegle. La référence à Charles De Coster est évidente. C'est un avatar de la littérature belge que Marc Quaghebeur a retrouvé en préparant une exposition.

MIRACLE

**Maria Van Rijsselberghe**

Elle est l'épouse du peintre Théo. Elle a écrit *Il y a quarante ans*, sous le pseudo de Saint-Clair, en 1934. Elle met en scène, sans le dire expressément, Emile et Marthe Verhaeren, elle-même et son mari. Et elle raconte l'histoire de la brève saison qui scella sa passion pour le poète. « *C'est un grand amour. On peut supposer que rien ne s'est passé. Mais elle écrira que le désir a encore reverdi souvent. C'est une femme supérieure, d'intelligence, d'acuité, et d'une langue. La description de son histoire avec Verhaeren, c'est 40 pages parmi les plus belles de la langue française.* » Un miracle de la littérature belge, ose Quaghebeur.

MYTHE

**Georges Eekhoud**

Voilà un auteur qui connut la gloire à la fin du XIX^e et au début du XX^e et qu'on a complètement oublié aujourd'hui. Relisez cependant *Les contes patibulaires*, c'est formidable. Marc Quaghebeur s'attarde sur le dernier roman de l'auteur : *Magrice en Flandre ou le Buisson des mendiants*, paru en 1928, un an après sa mort. Un livre qui renvoie aux gloires picturales des XV^e et XVI^e siècles, Bosch, Bruegel, Memlinck, Van Eyck, au Pays de Coccagne et à l'abondance des anciens Pays-Bas, métaphore et préfiguration de la Belgique, et à Till Eulenspiegel. Le héros est portugais. C'est ainsi qu'un étranger assoit le mythe de la Belgique.